

Tante Berthe

5

PAR

G. de Peyrebrune

(Suite)

— M. Daniel Desgranges, annonça Catherine avec quelque solennité.

Un jeune homme entra, hésitant, attendant sans doute qu'on l'invitât à s'avancer.

Mme Desgranges, qui lui avait lancé un rapide coup d'œil par-dessus ses lunettes, se tourna vers lui d'un air fort noble, ma foi, et lui tendit une main que recouvrait prudemment une mitaine noire.

— Approchez, mon neveu, et soyez le bienvenu, lui dit-elle en donnant à sa voix tout ce qu'elle pouvait contenir de notes graves.

Le jeune homme s'avança rapidement et vint prendre cette main sur laquelle il posa respectueusement ses lèvres. Mais Mme Desgranges qui ne s'attendait pas à cette cérémonie, la retira un peu vivement, et le jeune homme fit un pas en arrière.

— Je vous demande pardon, madame, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, dit-il d'une voix un peu tremblante.

— Eh ! mon neveu, qui vous parle de cela ? fit-elle d'un ton de bonne humeur. Je suis, au contraire, très heureuse de vous voir, et si je puis vous être utile à quelque chose, vous pouvez disposer de moi. Je suis décidée à vous obliger dans la mesure de mes forces. Mais nous reparlerons de cela... Asseyez-vous, mon enfant. Vous venez de faire une perte bien cruelle ; je n'essairai pas de vous consoler, mais je pleurerai avec vous...

— Oh ! madame, votre accueil me touche profondément, répondit Daniel Desgranges. J'espérais peu, je l'avoue, être reçu avec une semblable cordialité.

— Oui, oui, je sais, fit Mme Desgranges, votre père et mon mari était assez mal ensemble ; mais nous ne sommes pas obligés, vous et moi, d'épouser leur querelle, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, protesta le jeune homme en souriant tristement.

— Eh bien donc ! appelez-moi ma tante, si

vous voulez que je crois à vos bonnes dispositions à mon égard.

— Volontiers, ma tante. Je vous dirai donc, sans plus d'hésitation, que mon père, qui craignait sans doute que je ne reçusse la défense de me présenter devant vous, si le temps de vous répondre vous était laissé, me fit promettre à son lit de mort de suivre, dans les vingt-quatre heures, et malgré toute ma répugnance, que je ne lui cachai pas, la lettre que vous avez dû recevoir hier...

— Ce matin, mon neveu.

— Seulement ?

— Nous sommes à la campagne...

— C'est vrai, je n'avais pas prévu cela...

— Et si vous l'aviez prévu, vous auriez retardé votre départ d'un jour ?

— Oui, madame.

— Aviez-vous des affaires à Paris ?

— Hélas ! non, ma triste tâche est remplie.

— Pauvre enfant, pauvre enfant !... soupira Mme Desgranges. Votre père a bien fait de vous envoyer ici : le repos, la solitude, vous apporteront quelque soulagement ; l'air est parfait à Haute-Combe. Vous vous remettrez vite de vos fatigues et nous verrons ensuite à... Mais je vous fais parler comme si vous n'étiez pas à jeun. Excusez-moi ; nous allons nous mettre à table, et nous causerons alors tout à notre aise.

Elle sonna vivement, et Catherine ouvrit non moins vivement la porte en prononçant, de son ton le plus cérémonieux, la phrase sacramentelle :

— Madame est servie.

— Votre bras, mon neveu, fit Mme Desgranges en se levant avec un effort parfaitement simulé. Lui s'empressa à soutenir ses pas chancelants ; et tous les deux, gravement, lentement, s'acheminèrent vers la salle à manger.

* *

Le soir de ce même jour, après dîner, notre jeune couple était réuni dans le salon. Mme Desgranges, assise dans son grand fauteuil, près d'une table sur laquelle était posée une lampe ornée de son abat-jour, tricotait ou faisait semblant de tricoter, en remuant, avec conviction, les aiguilles d'un grossier travail de laine appartenant à Catherine. Elle avait jugé opportun d'ajouter à sa vieillesse cet indispensable ornement, et malgré les protestations de Catherine, elle s'était emparée de son tricot et fourrageait dans toutes ces mailles avec beaucoup plus de gravité que de talent.

La grosse laine brune roulait sur ses doigts blancs, fins, aux ongles teints d'un rose vif qui,